

Coins, Culture and History in the Ancient World. Numismatic and other Studies in Honour of BLUMA TRELL. Edited by LIONEL CASSON, New York University and MARTIN PRICE, British Museum. Wayne State University Press, Detroit, 1981, 205 pp., illus.

Ce volume est dédié à Mrs. Bluma Trell, Professeur émérite d'études classiques à l'Université de New York, pour honorer ses importantes contributions dans ce domaine. Il comprend une préface et vingt études de numismatique, géographie historique, linguistique, littérature et archéologie, publiées par des amis et admirateurs de Mrs. Trell, américains et européens. Vu l'intérêt exceptionnel et le large éventail des sujets qui y sont traités, nous désirons les présenter dans ce qui suit, ne serait-ce que d'une manière assez sommaire.

Dans la préface du volume en question, Mrs. Blanche R. Brown, professeur de Beaux-Arts à l'Université de New York, crayonne un élogieux portrait de Mrs. Bluma Trell et met en évidence sa brillante carrière universitaire et scientifique. Mrs. Trell devait réaliser son œuvre d'importance capitale en traitant un sujet très original : *Architectura Numismatica: The Temples in Asia Minor* (New York University, 1942) dont une partie seulement a été depuis lors publiée (*The Temple of Artemis at Ephesus*, American Numismatic Society NNM 107, New York, 1945). Ultérieurement, elle publia, en collaboration avec Mr. Martin J. Price de British Museum, un autre ouvrage dans le même domaine de préoccupations, sous le titre : *Coins and their Cities. Architecture on the Ancient Coins of Greece, Rome and Palestine* (Londres et Detroit, 1977), œuvre que l'auteur de la préface estime représenter un *key book*. A la date de l'apparition du livre dont nous rendons compte dans ces lignes même, Mrs. Trell travaillait à la préparation d'un nouvel ouvrage, concernant cette fois-ci le monnayage punique.

Mrs. Blanche R. Brown publie également une intéressante étude, intitulée : *Styles in the Alexander Portraits on the Coins of Lysimachus* (p. 17-27, avec de nombreuses illustrations), qui ouvre la première partie du volume, consacrée à la numismatique. Auparavant, le même auteur avait étudié les monnaies au portrait d'Alexandre, frappées entre env. 320/319 — env. 301 av.n.è. par Ptolémée I^{er}, qui, le premier des diadoques, imprima sur ses monnaies l'effigie du grand roi de Macédoine; après env. 301, il alla même plus loin et plaça son propre portrait au droit de ses espèces monétaires. De son côté, Séleucus I^{er} commença entre env. 303 — env. 293 av.n.è. la frappe de monnaies au portrait d'Alexandre le Grand; vers 300 av.n.è., il émettait à Persépolis et à Suse des tétradrachmes montrant au droit une effigie coiffée de la peau de panthère, effigie que Mrs. Brown considère représenter soit Alexandre, soit Séleucus lui-même (p. 17). Quant à Lysimaque, il devait assez longtemps se limiter à la frappe de monnaies aux types d'Alexandre, sans aucun changement. Ce ne sera qu'en 306/305 av.n.è. qu'il prendra la décision d'émettre de menues monnaies à son propre nom, mais aux types de Philippe II. Enfin, après 297 av.n.è., Lysimaque créa ses propres types monétaires en or et en argent : au droit, le portrait d'Alexandre divinisé, diadéme et aux cornes d'Ammon, au revers, Athéna nicéphore trônant. L'auteur étudie ensuite le développement du monnayage de Lysimaque et l'évolution stylistique du portrait d'Alexandre figurant sur ses monnaies jusqu'à la mort de leur émetteur. L'étude de Mrs. Blanche R. Brown marque certainement une étape importante dans le domaine de l'histoire de l'art au début de l'époque hellénistique.

Mr. Joe Cribb (Department of Coins and Medals, British Museum) publie *A New Coin of Vima Kadphises, King of the Kushans* (p. 29-37, illus.). Se basant sur une argumentation très solide, l'auteur établit que les monnaies antérieurement attribuées au roi Kujula (A. Cunningham, NC, 1892, p. 28, nos 4-5) ont été frappées en réalité par son successeur Vima Kadphises, à l'occasion d'une campagne victorieuse menée dans le Turkestan chinois, au cours des années 88-90.

Mme Aleksandra Krzyzanowska (Département de Numismatique du Musée National de Varsovie), membre de l'équipe polonaise qui entreprend depuis bien longtemps des fouilles

archéologiques à Palmyre, en Syrie, publie *A Hoard dating the Destruction of a Temple at Palmyra* (p. 39-41). Le trésor en question comprend 44 pièces de monnaie de bronze dont l'émission s'étend de Constance II (Constantinople 341/348, LRBC I, 1064) à Valentinien I^{er} ou Valens (pièce non déterminée plus précisément). Ce trésor a été découvert dans les débris d'un temple consacré à la déesse Alath. Une autre monnaie de bronze, frappée au nom de Flaccilla (Antioche, 383/388, RIC 62) et trouvée dans le même emplacement, apporte la précision d'un *terminus ante quem* pour la destruction de ce temple, due, selon l'opinion de l'auteur, à l'action d'une foule de chrétiens fanatiques.

M. Georges Le Rider (ancien Administrateur général de la Bibliothèque Nationale, auparavant Conservateur en chef du Cabinet des Médailles de la même Institution parisienne) étudie *Une drachme d'Alexandre de Phères surfrappée en Crète* (p. 43-45, illus.). A la liste des villes dont les monnaies ont été surfrappées en Crète du V^e au début du III^e siècle av.n.è. que l'auteur publia en 1966, il ajoute maintenant une drachme d'Alexandre de Phères (369-358 av.n.è.), surfrappée, elle aussi, en Crète. Ce procédé s'explique par l'identité d'étalon entre les pièces originales, utilisées en Crète comme flans et les émissions locales; il s'agit de l'étalon égénetique.

Mr. David M. Metcalf (Heberden Coin Room, Ashmolean Museum, Oxford) s'occupe de certains *Architectural Designs on Papal Coins* (p. 47-50, illus.), à savoir vue de la Piazza del Popolo de Rome au revers d'une médaille de bronze (1662) la façade de la Basilique de Saint-Pierre, reproduite au revers d'un écu frappé par Innocent XI (1677; signé par Giovanni Hameran, 1649-1705); trois monnaies de Clément XI, montrant respectivement au revers; l'église S. Teodoro al Palatino (écu, 1703, signé par le même artiste); S. Maria Rotonda (demi-écu, 1711, signé par Ermenigildo Hameran, fils du précédent, 1685-1744); Piazza della Rotonda (écu, 1713, signé par le même). La dernière monnaie est un demi-écu frappé par Clément XII en 1736, montrant au revers la façade de S. Giovanni dei Fiorentini (signé par Ottone Hameran, frère du précédent, 1694-1768).

Mme Hélène Nicolet (Conservateur en chef du Cabinet des Médailles, Bibliothèque Nationale) publie *Une monnaie de bronze frappée à Pella (Décapole) sous Commode* (p. 51-55, illus.). Après en avoir donné la description¹, l'auteur étudie la datation de cette émission, la signification du type et de la légende du revers et l'ère de Pella. Compte tenu du fait que la monnaie étudiée porte la date MC (240) et en raison de la titulature de Commode, l'auteur considère que cette émission a eu lieu en 179/180; par conséquent, l'ère locale de Pella (en Syrie) a débuté en 61 av.n.è.

Mr. James Packer, professeur associé d'études classiques (Northwestern University), est l'auteur d'une contribution intitulée : *Numismatic Evidence of the Southeast (Forum) Façade of the Basilica Ulpia* (p. 57-67, illus.). En comparant les nombreuses reproductions de la façade de la Basilica Ulpia, figurées au revers de certains aurei et sesterces émis par l'empereur Trajan, l'auteur en distingue non moins de cinq types différents de façade. Sur cette base documentaire, il établit une reconstitution de la façade de ce fameux monument romain.

Mr. Martin Price, conservateur adjoint au Department of Coins and Medals (British Museum), traite un thème moins commun : *Paintings as a Source of Inspiration for Ancient Die Engravers* (p. 69-75, illus.). Comme arguments à ce propos, l'auteur invoque, à titre d'exemples, les types que l'on rencontre au revers de certaines monnaies frappées à Deultum (Persée et Andromède), Apamée (la légende de Noé),

¹ Dans la description de cette monnaie, il s'est glissé une fâcheuse coquille; on corrigera donc : « qui se confond avec la ligne d'exergue » au lieu de « avec la ne d'exergue » (p. 51)

Abydos et Sestus (Héro et Léandre), Rome (denier de L. Plautius Plancus, émis en 47 av.n.è. et montrant au revers une Victoire en plein vol, guidant quatre chevaux), la ligue ionienne (Héraclès et Augias), Ilium (Hector et Patrocle) et Prymnestus (image de culte du temple de Dykaiosyné). Mais l'auteur doit admettre que dans la plupart des cas, une pareille hypothèse reste sujette au doute.

Miss Anne S. Robertson, conservateur en chef au Hunter Coin Cabinet (Hunterian Museum, University of Glasgow), étudie *A Rare Greek Imperial Coin of Gangra in Paphlagonia* (p. 77—84, illus.), pièce de bronze, frappée au nom de Caracalla et montrant au revers la représentation de deux édifices, chacun flanqué d'une tour munie d'une porte. L'auteur souligne l'importance de ce type monétaire adopté par Gangra dont on ne connaît jusqu'à présent aucun vestige archéologique; ensuite, on expose des considérations d'ordre historique et économique concernant cette émission.

Mr. Cornelius Vermeule, *curator* au Department of Classical Archaeology (Boston Museum of Fine Arts), publie une étude intitulée : *The Basis from Puteoli: Cities of Asia Minor in Julio-Claudian Italy* (p. 85—101, illus.). L'auteur y examine une base rectangulaire de marbre, découverte au XVII^e ou XVIII^e siècle à Pozzuoli, près de Naples (l'ancien Puteoli); cette base, ornée de 14 statues, chacune personnifiant une ville grecque de l'Asie Mineure, était destinée à supporter une statue de l'empereur Tibère, aujourd'hui perdue. Le monument de Puteoli reproduisait un ensemble sculptural érigé à Rome, dans le forum de Jules César, au cours des années 22/23—29/30; de ce dernier monument, il ne reste aujourd'hui aucun vestige. Après avoir donné une description détaillée des 14 statues, l'auteur essaie d'en trouver les sources d'inspiration, en les comparant aux types des monnaies frappées par les villes respectives.

La deuxième partie du volume est dédiée à Mrs. Trelle comprend dix études d'archéologie, géographie historique, linguistique et histoire littéraire : c'est en les groupant dans cet ordre que nous allons les présenter tout de suite.

Travaux d'archéologie. Mrs. Larissa Bonfante, professeur d'études classiques à l'Université de New York, étudie *The Corsini Throne and the Man in the Pot* (p. 105—112, illus.), un trône de marbre, découvert en 1732 sous le Latéran et conservé depuis lors au Palazzo Corsini de Rome (n. 1, p. 110). Le monument a été sculpté à Rome au temps de César, mais montre l'influence de l'art étrusque, vieux de cinq siècles à la date de sa création.

Mrs. Elsbeth B. Dusenbery, *research associate* (Institute of Fine Arts, New York University), publie *A Footnote on Heroic Representations: Helen's Web* (p. 123—126). La date de l'apparition des thèmes héroïques et mythologiques dans le domaine de la poterie peinte, spécifiquement à Athènes, fait objet d'un long débat; il y a des chercheurs qui estiment qu'elle ne peut pas être antérieure à la fin du VIII^e siècle av.n.è., tandis que d'autres la placent plus tôt, au cours du même siècle. Un passage de l'Iliade (3, 125—128), où l'on parle d'Hélène brodant sur un tissu des scènes de combat entre les Troyens et les Grecs, offre à l'auteur un argument en faveur d'une chronologie plus haute au cours du VIII^e siècle av.n.è.

Mr. Hugh Plommer, professeur d'art et d'archéologie à l'Université de Cambridge, présente une étude concernant *The Temple of Messa on Lesbos* (p. 177—196, illus.). Découvert en 1856, objet de fouilles archéologiques exécutées en 1885—1886 et ensuite de nos jours, il a été identifié à l'ancien mausolée de Messon ou Meson, mentionné dans certains textes et inscriptions comme le temple de Zeus, Dionysos et Aiolis (p. 177). L'auteur analyse ses éléments d'architecture et conclut que le temple de Messa a été érigé vers 400 av.n.è.

Mr. Morton Smith, professeur d'histoire (Columbia University), publie une étude qui relève plutôt du domaine de la glyptique : *Old Testament Motifs in the Iconography of the British Museum's Magical Gems* (p. 187—194, illus.). L'auteur présente neuf intailles de la collection du Musée Britannique et souligne leur caractère magique.

Travaux de géographie historique. Mr. Lionel Casson, professeur d'études classiques à l'Université de New York,

traite le sujet *The Location of Adulis (Periplus Maris Erythraei 4)* (p. 113—117, illus.). A partir d'une date encore non précisée avant la deuxième moitié du II^e siècle de n.è. et jusqu'à env. 750, Adulis a été un important port sur le littoral occidental de la mer Rouge, très actif du IV^e au VI^e siècle, mais aujourd'hui disparu. L'auteur le localise non loin de Massauah, sur l'actuelle Dissei Island.

Mrs. Annalina Levi et Mr. Mario Levi, de New York, publient une étude intitulée : *Map Projection and the Peutinger Table* (p. 139—148, illus.). Après avoir noté quelques considérations générales concernant la déformation inévitable de toute œuvre de cartographie, même si elle est réalisée de nos jours (p. 140), les auteurs examinent de ce point de vue la Table Peutingerienne et d'autres sources cartographiques de l'antiquité. En ce qui concerne la Table Peutingerienne, les auteurs constatent que sa déformation, marquée d'une tendance d'horizontalité très accusée, n'est pourtant pas uniforme, ce qui ne permet pas toujours de déterminer son orientation. On examine ensuite l'itinéraire du bouclier trouvé à Doura Europos et la carte de la mosaïque Madaba (en Jordanie). Relativement au bouclier de Doura Europos, il convient de rappeler ici l'étude, restée inconnue à l'étranger, publiée en 1943 par l'ing. I. Mititelu², qui complétait la restitution de l'itinéraire proposée jadis par F. Cumont.

C'est toujours la Table Peutingerienne qui a fait l'objet des recherches entreprises par Mr. Philip Mayerson, professeur d'études classiques à l'Université de New York, dans son étude intitulée : *The Glycma-Phara-Itaila Road on the Peutinger Table* (p. 167—176, illus.). Sur la base de cette même source cartographique, l'auteur reconstitue l'ancienne route qui menait de Glycma (Suez) à Haila (Aqabah), en traversant la péninsule de Sinaï.

Travaux de linguistique et d'histoire littéraire. Mr. Robert A. Fowkes, professeur d'allemand à l'Université de New York, présente l'étude intitulée : *Thoughts on the Significance of the Latin Component in the Welsh Language* (p. 127—138). Dans l'introduction de son étude, l'auteur souligne les circonstances de l'abandonnement de la province romaine Britannia par l'autorité impériale, au V^e siècle : la retraite de l'administration et des légions romaines n'a pas été accompagnée d'une évacuation totale de la population romaine ou romanisée qui est restée sur place en grande majorité. Qu'il nous soit permis d'en reproduire ce qui suit : « There is, furthermore, need for clarity in considering what is meant by the „departure“ of the Romans, for, although, the Roman army of occupation may have left, together with colonial administration officials, and sundry hangers-on, there was a substantial and mostly inextricable ethnic Roman element that remained in the British population, an ingredient that presumably endures even now » (p. 127; souligné par nous O.I.). On y constate donc le même phénomène qui s'était manifesté auparavant en Dacie, sous le règne de l'empereur Aurélien : l'administration impériale et les légions romaines ont quitté en 271 la province carpato-danubienne, mais la grande majorité de la population romaine et romanisée y est restée inébranlable, constituant l'élément fondamental de la genèse du peuple roumain.

Cette réalité historique a contribué au maintien de l'emploi du latin en Grande-Bretagne, après la retraite de l'administration romaine. Les traces de la persistance du latin peuvent être reconnues, aujourd'hui même, dans l'idiome *welsh*. L'auteur fournit de nombreux exemples qui attestent la con-

² I. Mititelu, *Itineraria romana. Le bouclier de Doura Europos*, BSNR, 37, 1943, p. 75—91, avec trois cartes hors texte.

Notons également qu'à l'occasion d'une discussion portée en 1958 ou 1959 sur ce même thème, l'ing. I. Mititelu nous avait déclaré qu'il avait découvert l'indice de déformation applicable à la Géographie de Ptolémée; il avait exposé ses idées à ce sujet dans une ample étude dont le manuscrit avait été déposé à l'Institut d'Archéologie de Bucarest, afin d'en obtenir la recommandation nécessaire en vue d'une éventuelle publication.

servation en welsh de la prononciation des sons latins *c, g, u/v, ij* et *h*, ce qui lui permet de conclure : « Wales finds no difficulty in pronouncing *Caesar* [kaisar], for that is what the orthography implies in Welsh » (p. 136).

Mr. Robert R. Stieglitz, *assistant professor* d'études hébraïques (Rutgers University), est l'auteur du travail : *Labyrinth: Anatolian Axe or Egyptian Edifice?* (p. 195—198). En 1872 et 1879, H. K. Brugsch proposait pour le mot grec *labyrinthos* une étymologie dérivée de l'ancien égyptien *la-pi-ro-hunt*, ce qui signifie : temple de l'embouchure du lac. En 1959, H. J. Rose a proposé une étymologie dérivée du mot lydien *labrys*, hache à deux tranchants, symbole religieux sacré en Crète et en Asie Mineure. L'auteur apporte de nouveaux arguments en faveur de la première étymologie et rejette définitivement la seconde.

D'une classification bien plus difficile nous semble être l'étude intitulée : *Literati in the Service of Roman Emperors: Politics before Culture* (p. 149—166), publiée par Mr. Naphtali Lewis, professeur d'études classiques (School of Graduate Studies, City University of New York). En fait, l'auteur y examine la condition intellectuelle et professionnelle des gens chargés de l'office *ab epistulis* auprès des empereurs

romains, depuis le règne de Claudius (44—54) jusqu'au III^e siècle, mettant en évidence parallèlement les mêmes conditions des personnes désignées par l'autorité impériale à diriger le Musée et la Bibliothèque d'Alexandrie, entre env. 35 et le III^e siècle. L'analyse approfondie des sources conduit l'auteur à affirmer que, pour des raisons d'ordre politique, les empereurs romains ne confiaient pas toujours les offices respectifs à des gens de lettres, mais aussi à des personnes appartenant à d'autres catégories sociales : fonctionnaires administratifs, militaires ou hommes d'affaires.

A la fin du volume, un index général (p. 199—204) rend très facile la consultation des nombreux thèmes qui y sont traités.

Par la variété des problèmes exposés et le haut niveau des études qui le composent, par la richesse et l'irréprochable qualité de ses illustrations, par l'élégance de sa présentation, le volume dont nous venons de rendre compte représente certainement une belle réussite éditoriale. Grâce à son large éventail pluridisciplinaire, il sera consulté avec un grand intérêt par nombre de chercheurs épris de l'antiquité classique.

Octavian Iliescu

TIBOR KEMENCZEI, *Die Spätbronzezeit Nordostungarns*. *Archaeologia Hungarica*. S.N., LI, Akadémiai Kiadó Budapest, 1983, 208 S., 220 Tafeln und 30 Abbildungen

Wie der Titel zeigt, behandelt Verf. die Spätbronzezeit im NO Ungarns, d.h. die kulturelle und historische Entwicklung im 13.—9. Jh. v.u.Z. in einer Zone, die östlich von Ipel bis an den Oberlauf der Theiß und den Barcău reicht. Nach Ansicht des Verf. ist dieser Zeitraum von zwei großen ethnischen Bewegungen begrenzt, die in einem Abstand von 5 Jahrhunderten je eine fundamentale Umwälzung des sozial-ökonomischen Lebens der bodenständigen Gemeinschaften bewirkt haben: die Verbreitung der Träger der Hügelgräberkultur und die Wanderung der präskythischen Bevölkerung.

Das auf die Untersuchung der inneren Entwicklung der vier spät bronzezeitlichen Kulturen in NO—Ungarn (Piliny, Berkesz, Kyjatice und Gáva) im allgemeinen Zusammenhang mit der kulturhistorischen Fortentwicklung im Karpatenbecken ausgerichtete Buch ist zweifellos nicht nur für die ungarische, sondern auch für die slowakische, jugoslawische und rumänische archäologische Forschung wichtig, sowohl infolge der Fülle des veröffentlichten Fundstoffs als auch durch den Versuch seiner Ordnung und Deutung.

Von vornherein ist zu bemerken, daß Verf. die Kulturerscheinungen aus der traditionellen Sicht der ungarischen Archäologie betrachtet; ich denke dabei in erster Linie an die den Völkerwanderungen für die kulturellen Veränderungen, also der geschichtlichen Entwicklung eingeräumte große Rolle. Diese Tendenz, unmittelbare Verbindungen zwischen Kulturerscheinungen und historischen Prozessen oder Ereignissen, insbesondere aber zwischen Wandlungen in der Sachkultur und den großen Wanderungen zu finden, war in der ungarischen Archäologie der ersten Hälfte unseres Jahrhunderts vorherrschend und führte nicht selten zur Mythisierung dieser Wanderungen. Daher sind in der letzten Zeit immer mehr Forscher zu einer besser mit den Ergebnissen der Grabungen übereinstimmenden kritischen Anschauung übergegangen. Als Beispiel diene die Frage des Ausgangs der mittelbronzezeitlichen Kulturen und deren Beziehung zu der sogenannten Wanderung der Hügelgräberkultur. Die slowakische Forschung (s. etwa V. Furmáněk in *Archeological Research in Slovakia*, Band für Congr. UISSP-Mexico, 1981, Nitra, 1981, S. 72) beweist, daß das Ende nicht aller großen besetzten Siedlungen der mittleren Bronzezeit synchron war und die Meinung von der Verbreitung der HGK revidiert werden muß. Bemerkungen in diesem Sinne machte u.a. auch B. Hänsel (*Beiträge zur Chronologie der mittleren Bronzezeit im Karpatenbecken*, Bonn, 1968, S. 165 [über die Hortfunde vom Typ Koszider] und PAS, 1, 1982, S. 32). Kemenczei bleibt im vorliegenden Buch größten-

teils bei Amália Mozsolics' Auffassung über die Geschichte der großen Wanderung (*ActaArchHung.* 8, 1957, S. 119 ff.)

Hinsichtlich der Gáva-Kultur ist zu sagen, daß ihre Kenntnis von großer Bedeutung für das Verständnis des Übergangs von der Spätbronze- zur Früheisenzeit ist, zumindest in den W- und NW—Gegenden Rumäniens, weswegen ich ihr ein besonderes Augenmerk gewidmet habe.

Das vom Verf. dargestellte Formenrepertoire der Gáva-Keramik ist sehr reichhaltig, aber leider stammen nur wenige aus geschlossenen Fundkomplexen (darunter vor allem die Gefäße aus der Nekropole von Taktabáj, die aber nur in geringem Maße erforscht ist, und die aus einigen durchforschten Gruben von Hódmezővásárhely, Köröm-Rákócziomb, Prügy-Tököld und Szeged-Óthalom).

Die meisten der Gáva-Keramiktypen sind Ergebnisse zufälliger Funde und in vielen Fällen Unikate. Als einziges Beispiel sei erwähnt: das für die Gáva-Kultur typische Gefäß (ein bauchiges Gefäß vom sogenannten Protovillanova-Typ) ist aus folgenden Funden bekannt: Gávavencsellő, Kállósemjén, Nagyhalász (Einzelfunde), Nagykálló (zufälliger Fund), Nyírbogát (Einzelfund), Nyiregyháza (Fundstoff aus der Mittel- und Spätbronzezeit, mit skythischem Material vermischt), Rétközberencs (unveröffentlicht), Nyíradony, Alsóberecki und Bodrogkeresztúr (Einzelfund), Viss (bei Geländebegehung gefundener Scherben), Tiszakeszi-Tatárdomb (ein zerstörtes Grab mit teilweise gerettetem Inventar). Nur die Bruchstücke von Köröm (CXL/1,4) und Prügy (CXLIX/10 usw.) stammen aus geschlossenen, aber auch nicht sehr aufschlußreichen Funden. Dasselbe gilt auch für andere Keramikformen. Hinzu kommt noch, daß ein Teil des Gáva-Repertoires aus Gefäßen mit weiter Verbreitung in den zeitgenössischen Kulturen besteht: der „Urne“ mit Zylinderhals, mit Kannelur in Girlandenform (wie auf Taf. CXXXII/1), die schon zu Beginn der Spätbronzezeit am Oberlauf der Theiß erscheint, tronkonische Terrinen mit eingezogenem Mundsäum u.a. Manche dieser Keramikformen sind für die Kyjatice-Kultur typisch, werden aber trotzdem zur Gáva-Kultur gerechnet (s. Grube 19 von Hódmezővásárhely, wo zwei Kyjatice-Gefäße und das Bruchstück einer Tasse mit gelapptem Rand erschienen; letztere eine ziemlich seltene Form, die als der Gáva-Kultur angehörig angesehen ist).

Diese kurze Analyse ergibt, daß mangels eingehender systematischer Grabungen aus dem Repertoire der Gáva-Keramik nur einige Formen (vor allem die von Taktabáj) verbleiben und daß diese Situation der Geländeausforschung wohl nicht ausreicht, um die Kultur in Phasen zu unterteilen.